Identité républicaine dans les romans et les drames d'Antoni Altadill. Le modèle italien

Republican Identity in Antoni Altadill's Novels and Theatre. The Italian Model

Magí Sunyer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12612>

DOI : 10.4000/cdlm.12612

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2019

Pagination : 27-43

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Magí Sunyer, « Identité républicaine dans les romans et les drames d'Antoni Altadill. Le modèle italien », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 99 | 2019, mis en ligne le 01 juillet 2020, consulté le 04 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12612> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.12612>

Ce document a été généré automatiquement le 4 mars 2021.

© Tous droits réservés

Identité républicaine dans les romans et les drames d'Antoni Altadill. Le modèle italien

Republican Identity in Antoni Altadill's Novels and Theatre. The Italian Model

Magí Sunyer

- 1 La littérature reflétant les idées et permettant d'identifier les référents du premier républicanisme catalan a été très peu étudiée. Cela est possiblement dû au fait que les œuvres littéraires qui devraient être examinées sont soit écrites en espagnol – et donc n'intéressent pas les spécialistes de la littérature catalane à cause de la langue, et très probablement non plus ceux de la littérature espagnole, car souvent la qualité artistique de ces pièces n'est pas très remarquable –, ou sont surtout des pièces de théâtre en catalan, et l'abondant théâtre catalan antérieur à Àngel Guimerà, écrit en bonne partie par des républicains, a reçu peu d'attention critico-érudite. À une moindre échelle, ce sont des tableaux de mœurs publiés dans les journaux populaires qui en revanche ont fait l'objet d'une magnifique étude d'ensemble¹. D'autre part, la plupart des historiens, avec cependant d'importantes exceptions, leur prêtent d'ordinaire une attention utilitaire et inférieure à celle qu'ils accordent aux documents de propagande politique. En outre, ils considèrent que la littérature comme source ne convient pas tout à fait à leur analyse, et peut-être se trompent-ils de façon remarquable dans des cas comme celui qui nous occupe, car l'idéologie d'activistes souvent poursuivis et vivant dans la clandestinité, en exil ou soumis à la censure trouvait une voie d'expression plus ou moins camouflée parmi les passions extrêmes du feuilleton².
- 2 Le présent article a pour objet de réaliser l'étude des lieux communs du premier républicanisme catalan, depuis le début jusqu'à la révolution de septembre 1868, à travers la littérature écrite en catalan et en espagnol. Afin de répondre au sujet de la mobilité d'idées entre les républicanismes méditerranéens, nous accorderons une place de choix à une œuvre non littéraire d'Antoni Altadill, *Garibaldi en Sicilia*. Il semble

indispensable de commencer par une présentation d'un écrivain, qui reste relativement méconnu.

Un activiste républicain

- 3 Ne disposant d'aucune étude monographique sur Altadill, nous devons chercher l'information sur sa vie et son activité dans des ouvrages généraux, des mémoires d'écrivains de son époque et des études sur d'autres personnages, qui nous fournissent une documentation assez incomplète. Antoni Altadill i Teixidó naquit en 1828 à Tortosa et mourut en 1880 à Barcelone. Il semble qu'il abandonna ses études de droit qu'il suivait à l'Université de Barcelone pour se consacrer au journalisme et à la politique. Il écrivit beaucoup et toujours en espagnol, à la différence de son frère Carles, dramaturge de langue catalane et apparemment d'esprit extrêmement bohème. Après s'être rendu en 1854 à Madrid³, où il fonda le journal *El Pueblo*⁴ et collabora avec des écrivains comme Enrique Pérez Escrig, il revint en 1857 à Barcelone et développa une grande activité intellectuelle, en tant que rédacteur de *La Discusión*, *El Cañón Rayado* et *El Estado Catalán* et comme romancier de feuilletons, aussi bien historiques qu'actuels, sans dédaigner la rédaction d'une série de romans d'inspiration biblique, qu'il signa de son nom de baptême complet – qui n'est pas tout à fait un pseudonyme –, Antoine de Padoue (Antonio de Padua)⁵. Conrad Roure se réfère à lui comme un habitué des réunions littéraires d'écrivains populaires, la plupart républicains, qui se tenaient dans l'horlogerie de Frederic Soler, « Serafí Pitarra »⁶, même s'il y restait peu de temps en raison de ses nombreuses occupations. Il participa très activement à la Révolution de Septembre et aux actions du fédéralisme républicain intransigeant du groupe de Valentí Almirall, et en 1873 il remplit les fonctions de préfet de Guadalajara et de Murcie. Il fut le collaborateur de Narcís Monturiol et voyagea en Amérique afin de collecter des fonds pour la construction du second sous-marin.
- 4 Il s'agit donc d'un républicain de la génération postérieure à celle d'Abdó Terrades, l'un des protagonistes de l'agitation démocrate des années centrales du XIX^e siècle ; années très importantes, selon Pere Gabriel⁷, pour la configuration de la définition du républicanisme. Un activiste avec les caractéristiques que tous les spécialistes de cette période, depuis Antonio Eiras Roel et Iris M. Zavala jusqu'à Florence Peyrou⁸, signalent comme étant communes aux politiciens et aux publicistes démocrates de l'époque.
- 5 Pour mener à bien notre analyse dans cet article, nous avons tenu compte des œuvres littéraires suivantes : le drame en quatre actes, en vers, *Jorge el artesano* (1854), écrit en collaboration avec Enrique Pérez Escrig, les romans *La bandera de la muerte* (1859, commencé par Víctor Balaguer), *Barcelona y sus misterios* (deux tomes, 1860 et 1863), *El trapero de Madrid* (1861), *El tanto por ciento* (1863), *La conciencia* (1865), *La ambición en la mujer* (1865), *Los hijos del trabajo* (trois tomes, 1866) et, pour le sujet spécifique qui nous occupe ici, bien qu'il ne s'agisse pas de littérature de fiction, comme le signala déjà Pere Gabriel⁹, le livre *Garibaldi en Sicilia o la unidad italiana* (1860) est très important¹⁰. Tous les romans sont des romans feuilletons contemporains à l'exception très notoire de *La bandera de la muerte*, se déroulant au XVII^e siècle.

Les repères du républicanisme

- 6 Ce sont des textes qui fournissent des informations importantes pour la compréhension des référents républicains sur un grand nombre de sujets divers. Des informations qui en de rares occasions apparaissent comme le thème central du livre, telle la condition ouvrière dans *Los hijos del trabajo* ou *Jorge el artesano*, y est parfois introduit tardivement ; des informations primordiales sont éparses dans le texte ou donnent lieu dans d'autres cas à des incises et à de longues digressions. Ainsi, désireux d'expliquer l'essor des sociétés chorales et s'excusant de le faire trop succinctement, l'auteur consacre un chapitre entier à l'expression de ses regrets. Le romancier révèle à une occasion les bases moralisatrices de sa poétique, quand il explique que la mission de la littérature profane est de présenter la morale non pas comme une loi à laquelle on doit obéir mais comme un exemple qu'il convient d'imiter. De même, il explique que, plus qu'imaginer, il copie des tableaux vus¹¹. C'est dans cette conception de la littérature comme instrument de moralisation que s'inscrit la dédicace à Adelardo López de Ayala du roman *El tanto por ciento*, adaptation de la comédie d'Ayala, « *dardo agudo - el único que lanzado desde el teatro ha dado hoy en el blanco - arrojado por el talento de V. contra el grosero materialismo que nos invade* »¹². Dans cet esprit, ces textes révèlent souvent une vision désabusée de la société par les faussetés qui la dominent, se manifestant à travers des personnages comme le chiffonnier-philosophe de *El trapero de Madrid*¹³ et dans la plaisanterie d'Alejandro dans *La conciencia*, quand, lors d'une danse de carnaval, il parcourt déguisé les groupes semant l'inquiétude en prononçant la phrase énigmatique « *Aquello se ha sabido* » [Tout le monde le sait], car tout le monde a des choses à cacher. En définitive, comme nous le vérifierons dans des aspects cruciaux, Altadill manifeste une attitude critique à l'égard de la société de son époque, qu'on peut catégoriser dans l'affirmation, transformée d'après l'auteur en lieu commun parmi les étrangers, que « *es España el país más atrasado y el más bárbaro del mundo* »¹⁴.
- 7 Le rôle de la femme dans la société doit être appréhendé à travers les personnages féminins, car l'auteur n'aborde jamais la question en tant que telle. Personnages d'ailleurs stéréotypés, où l'idéalisation côtoie l'angélisme, jusqu'à ce qu'un artifice dicté par les besoins du récit, et presque à l'insu de la principale intéressée, ne réduise ce lieu commun en miettes, pour en faire tout à coup un démon. On pourra se référer pour cet aspect aux travaux de David G. Pérez Sarmiento.

Égalité

- 8 L'introduction de quelques-uns des sujets préférés par la littérature républicaine dans ces récits ne peut pas être considérée comme anodine. La description de l'aristocratie comme une classe décadente, sans presque aucune valeur morale et souvent dominée par l'obsession de se sauver d'une ruine imminente, associée à l'intérêt que des bourgeois enrichis portent pour un titre de noblesse et à l'origine obscure de quelques-unes des principales fortunes du pays¹⁵, nous renseignent sur la précarité des fortunes à une époque de changements rapides et fréquents¹⁶. Dans le même esprit, on observe que dans *La ambición de la mujer* et *La conciencia* les nouveaux bourgeois aspirent à un titre de noblesse ; dans *El trapero de Madrid* et *Los hijos del trabajo* les aristocrates ruinés sont en quête de mariages avantageux avec des filles de riches bourgeois ; dans *Los hijos*

del trabajo, le romancier se charge de relever l'anachronisme d'une baronne de très ancienne lignée, déplacée par le progrès de la société :

[...] *guardaba todas las preocupaciones de raza que la clase noble, no ilustrada, conserva más en España que en otros países, luchando todavía con el espíritu nivelador que caracteriza a nuestro siglo, y de que son imagen viva, al par que poderosos agentes, el vapor, que lleva con la misma celeridad y la fotografía que retrata sin adulación y con igual exactitud al rico y al pobre, al noble y al plebeyo*¹⁷.

- 9 Dans un monde qui a changé, le progrès s'oppose à la survivance des droits du sang et conduit à la suppression des privilèges basés sur la naissance. Dans le même roman, Altadill personnifie cet anachronisme chez le comte de Bord décadent et maléfique :

[...] *joven de veintitrés años y el tipo más acabado de esos seres que parecen venir al mundo con la misión de empañar un nombre glorioso, probando así lo absurdo de los títulos heredados, y la sinrazón de honores que no justifica el mérito personal ni tienen otro fundamento que el de virtudes ajenas*¹⁸.

- 10 Il y a ici, au-delà de la peinture des mœurs, une qualification morale fondée sur le principe de base de l'égalité entre les hommes, sans acceptation de différences en raison de la naissance. Autrement dit, selon les termes du héros de *Barcelona y sus misterios* : « *la desigualdad entre las personas no debe consistir en la fortuna que tenga uno más que otro* »¹⁹.

- 11 La dénonciation de l'horreur que représente l'esclavage comme contradiction aberrante du principe d'égalité entre les personnes est commune dans la pensée républicaine²⁰. Antoni Altadill développe le sujet dans *Barcelona y sus misterios*. Le bateau qui mène Diego à l'exil par suite de la répression politique fait naufrage dans le golfe de Guinée et Diego est recueilli à bord d'un vaisseau négrier, « *hez y escoria de la marina de todos los países* »²¹. Il est vendu comme esclave blanc à un meneur noir qui l'humilie de mille manières. Dans un passage empreint d'exotisme, le narrateur donne alors son opinion sur les Africains. Opinion non exempte d'un racisme compatissant, malgré son parti pris d'humanitarisme. Elle reflète en effet sa croyance profonde pour la supériorité de la civilisation pour qu'on puisse leur tenir rigueur de leur sauvagerie. Quant à la conduite généreuse d'une Africaine qui aide Diego à fuir, elle s'explique car : « *aunque negra y en el estado de completa barbarie, al fin era madre* »²². Toutefois, Diego retrouve plus tard le capitaine négrier, devenu un bourgeois respecté de Barcelone et lui fait subir un chantage afin d'obtenir la libération de six cents esclaves.

Justice sociale

- 12 Les romans d'Altadill qui se déroulent dans l'actualité sont des romans « citadins ». En de rares occasions il recourt au lieu commun romantique de la campagne plus pure que la ville, comme cela arrive dans la phrase du père de Clara, campagnard, à sa fille : « *Aquí, hija mía, todo es verdad, y en Madrid todo es mentida* »²³. Barcelone et Madrid sont caractérisées avec leur propre personnalité, avec des différences notoires, et non seulement de par les critiques portées sur l'éclairage et sur le pavage des rues de Madrid, très déficientes par rapport aux rues barcelonaises, mais aussi en raison de la texture morale des villes. D'après Altadill, Madrid réunit des avantages et des inconvénients résultant de sa condition de capitale : les aristocrates oisifs qui essaient de garder une importance sociale mise en question cohabitent avec les grandes fortunes qui profitent de la proximité du pouvoir politique. Madrid représente les grandes possibilités promises par la cour, qui attirent les jeunes ambitieux. Là

apparaissent les pensions bon marché tenues par des patronnes caricaturales et même des scènes qui semblent tirées directement de romans picaresques de deux siècles plus tôt, comme celle de l'affamé qui vole par ruse la nourriture et la boisson à un aveugle qui partage sa table à l'auberge²⁴. Selon le romancier, la bohème, catégorie exclusivement madrilène, un nouveau concept (« *especie de bohemia – permítasenos la palabra, ya que nuestro idioma carece de ella* »)²⁵, est composée, au sens large, d'« *hombres que tanto pueden proceder de todas partes como de ninguna, que pueden haberlo sido todo como no haber sido nada, y que olvidados del ayer, viven para hoy y lo esperan todo del mañana* »²⁶. Plus précisément, cependant, le substantif bohème commence déjà à être appliqué à l'artiste manquant cruellement de moyens matériels et vivant misérablement. De ces artistes, le roman fait une peinture qui rappelle les descriptions de Murger dans son célèbre récit et l'opéra de Puccini, illustrant l'idée, énoncée en préambule, que « *para ser artista, en España sobre todo, se necesita tener el cuerpo de hierro y el estómago de bronce* »²⁷. Altadill, parlant, on le devine, d'après son expérience personnelle, dessine un profil individuel minutieux et long du pauvre artiste plongé dans la misère²⁸ et de l'« espèce de phalanstère » dans lequel les pauvres artistes désormais harcelés par la faim – autrefois heureux et distraits grâce à leur plus large aisance pécuniaire, habitués des cafés comme le Suizo – ont transformé leur mansarde :

Unos sentados alrededor de la mesa, otros tendidos en los catres, todos sin vestido medianamente decente para salir a la calle, los más con el gabán y el pantalón de invierno todavía, sitiados por un calor espantoso durante el día y sin objeto ni ánimo de salir por la noche ; flacos y descoloridos los rostros, abatidas las miradas, sin una frase en los labios que revelara la inteligencia privilegiada de algunos y el impulso que había llevado a todos a buscar nombre y posición a la corte, Luis y sus amigos hubieran inspirado lástima al corazón más indiferente a los males ajenos, profundísimas y graves reflexiones a los que creen que basta el talento para recorrer sin dificultad todas las sendas de la vida, y serias consideraciones a los que proclaman que en nuestra organización social encuentran todos los individuos los medios necesarios para desarrollar sus facultades ²⁹.

- 13 L'image de Barcelone est radicalement différente. On y relève les changements urbains, l'ouverture de cafés, comme le Set Portes, les bals du Liceu, la description des cafés concerts fréquentés par des voyous de la pire espèce, on y dénonce, mouillée du sentimentalisme feuilletonesque, l'exploitation infantile³⁰, mais Barcelone est surtout présentée comme une ville manufacturière prompte à la révolte ouvrière :

Barcelona era tenida en la época a que nos referimos por el centro donde se fraguaban y llevaban a cabo todos los planes revolucionarios, y en este concepto se la miraba siempre como una amenaza constante contra el orden, y a su sensato pueblo, a ese pueblo que tantas y tan repetidas muestras ha dado de cordura, como un elemento perenne de perturbación ³¹.

- 14 L'ouvriérisme apparaît dans trois des œuvres littéraires d'Altadill de cette période. Le drame *Jorge el artesano*, écrit en collaboration avec Enrique Pérez Escrig et dédié à Pascual Madoz pour ses « *esfuerzos por la industria catalana* »³², situe l'action en 1823, quand l'héritier d'une usine décide de baisser le salaire des travailleurs, qui se mettent aussitôt en grève. Les premières pages de *Barcelona y sus misterios*, baignant dans l'atmosphère de 1844, mettent l'accent sur les conditions de vie de la « classe laborieuse » de la ville. C'est surtout dans la deuxième partie de *Los hijos del trabajo* où les problèmes, les inquiétudes et les idéaux des travailleurs sont pleinement développés.
- 15 L'image du bourgeois n'est pas toujours la même. Dans la pièce de théâtre éponyme le nouveau patron est présenté comme un despote sans scrupules :

*Si hoy les rebajo / el jornal que ganaron otras veces ; / si horas de más a su tarea impongo, /
en cambio yo a ese enjambre / el pan les doy con que matar el hambre »³³.*

- 16 En revanche, de la même manière qu'un généreux banquier de Madrid prête à l'un des héros de *Los hijos del trabajo* beaucoup d'argent sans aucune garantie en échange, dans le même roman, le fabricant est bon, généreux et sensible.
- 17 Altadill insiste sur les causes qui contribuent à la misère des petites gens, comme l'obligation de servir dans l'armée pour des jeunes qui représentent peut-être le soutien d'une famille³⁴. Il critique la bienfaisance plus ostentatoire que sincèrement généreuse pratiquée par les dames de bonne société³⁵ et la philanthropie hypocrite de certains personnages³⁶. Il dénonce les conditions de détention et, avec plus de retenue, l'hypocrisie religieuse³⁷, met en évidence, quelquefois, très peu à vrai dire, l'hypocrisie que renferment des attitudes religieuses³⁸ et montre la misère de beaucoup de travailleurs. Mais notre intérêt porte davantage sur le fait qu'il fait directement référence à l'organisation des ouvriers et aux valeurs qu'elle engendre.
- 18 Nous avons déjà vu que les travailleurs du drame répondent à l'injustice patronale en faisant grève. La deuxième partie de *Los hijos del trabajo* commence par la grève des métiers à tisser mécaniques, de l'année 1854. Le patron est un homme de dialogue compréhensif, qui tente de faire réfléchir ses ouvriers : « *la queja del obrero no debe nunca dirigirse contra un progreso de la ciencia en la maquinaria que tiende a su completa emancipación* »³⁹, et leur promet de ne supprimer aucun emploi.
- 19 Altadill, conformément à une idée très enracinée dans le républicanisme de son époque, souligne à tout moment l'importance suprême de l'honnêteté et de la vertu de l'ouvrier. Le travailleur affiche sa fierté de réaliser un travail de façon honnête, et ceci le distingue de ceux qui l'exploitent et qui ne travaillent pas. Le mot « vertu » indique cette supériorité du travailleur, qui est son patrimoine le plus important. Il n'est pas étonnant que le secteur républicain de la Renaissance catalane ait opposé à la devise des *Jocs Florals* (Jeux Floraux) de Barcelone, « *Fe, Pàtria i Amor* » (Foi, Patrie et Amour) celui d'un vers de *La Maquinista*, de Josep Anselm Clavé : « *Progrés, Virtut i Amor* » (Progrès, Vertu et Amour). Dans *Jorge el artesano*, les dramaturges répètent inlassablement ces concepts, intimement liés à celui de la solidarité entre les ouvriers. Jorge affirme la rectitude et la conscience de classe du salarié – « *Para aquel que nace honrado / lo primero es el deber* » –, la solidarité de classe – « *Todos mis hermanos son, / y en su desgracia me toca / el pan que llevo a mi boca / partir por obligación* » – et l'indépendance des principes du travailleur – « *esclava no es del dinero / la virtud y la pobreza* » – qui mènent non seulement à l'égalitarisme social mais il nous intéresse davantage en faisant directement référence à l'organisation et aux valeurs du monde ouvrier : « *iguales los hombres son ; / pero un artesano honrado / vale más que un potentado / sin virtud ni corazón* »⁴⁰. En effet, quand le patron veut corrompre un ouvrier en lui promettant qu'il sera le seul à bénéficier d'une augmentation de salaire s'il convainc ses compagnons de faire cesser la grève, et le lui dit en usant de termes philosophiques – « *Tomás, vas a probar que la riqueza / juega con la virtud de la pobreza* » –, Tomás répond dans les mêmes termes : « *Mi honor es el escudo / que me ha de defender* »⁴¹. Dans le dénouement heureux du drame, quand par hasard Jorge devient le patron et ses compagnons l'acclament comme maître, il démontre qu'il continue à être en harmonie avec la dialectique ouvrière :

*Jamás !
Eso nunca, compañeros,
vuestros fueros son mis fueros,*

soy vuestro hermano y no más.
 Yo rompo el yugo fatal
 que ayer sobre vuestra frente
 pesaba con la inclemente
 dura ley del capital.
 De hoy más unidos iremos
 y al trabajar como hermanos,
 todos con iguales manos,
 el fruto recogeremos ⁴².

- 20 L'argumentation se développe dans *Los hijos del trabajo*. Le frontispice du roman est illustré par une grande gravure représentant les forces qui mènent à la nouvelle société, qui est celle du progrès : au centre, une matrone tenant de chaque main une couronne de laurier, sur un piédestal sur lequel on lit : « Siglo XIX ». Autour, des travailleurs de plusieurs métiers, un maître qui instruit un garçon, un penseur, un géographe, un appareil photographique, et, au fond, les cheminées d'une usine, des fils télégraphiques et, dans le ciel, une montgolfière. La gravure synthétise le monde nouveau, celui qui doit faire avancer l'humanité dans une dimension inconcevable auparavant et qui doit mener au domaine du travail, de l'instruction, de la technologie et de la science. La première citation du livre est tirée des notes de la traduction de la Bible du frère des écoles pies Felipe Scio de San Miguel et correspond au commentaire de la phrase biblique « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » :

De manera que la pena que impuso Dios al hombre, fue que no haría alimento suyo propio aquel pan que no ganase con el sudor de su rostro, sino que se le reputaría como robado. De aquí se ve que este es un precepto general puesto á todos los hombres y por consiguiente que falta á él el que pasa su vida en ocio y en delicias. Por esta razón tales hombres (en otro párrafo dice « tales monstruos ») son en todos los estados y legislaciones como una peste pública ⁴³.

- 21 Nous pouvons déduire que le sens de la note fut détourné de manière intéressée par Altadill, qui l'interprète à sa convenance.
- 22 En effet, au début du roman, nous assistons à l'agonie d'un vieux « *mayordomo de una fábrica de hilados y tejidos* » (surveillant d'une filature textile) qui meurt, à la suite d'un accident du travail, pauvre, et laisse à ses enfants ce testament moral :

[...] sabed que el mundo y la sociedad guardan siempre un puesto de consideración y de aprecio, al trabajo, a la honradez y a la virtud... procurad merecerlo, hijos míos, y si me amáis y estimáis mi nombre, ese será el modo mejor de corresponder a mi cariño y de honrar mi memoria... ⁴⁴

- 23 L'attitude des jeunes sera guidée par ce principe ; à titre d'exemples, nous voyons l'obsession de l'un d'entre eux, Ricardo, pour rendre l'argent qu'on lui a prêté, pour cela il n'hésite pas à travailler durement et à se priver de tout ce qui n'est pas indispensable, ou la qualité de travailleur exemplaire de son frère Tomás, « *la imagen de la honradez y de la virtud* »⁴⁵, même dans la misère la plus extrême, qui l'oblige, bien malgré lui, à demander l'aumône.
- 24 Ces vertus laborieuses ont trois ennemis : l'alcool, les cartes et la loterie. D'autres romans – *Barcelona y sus misterios*, *El tanto por ciento* – nous montrent les effets pervers du jeu, mais c'est dans ce dernier où la question y est pleinement développée. Déjà dans la première partie, à Madrid, Ricardo perd une grosse somme qu'il ne peut rembourser lors d'une partie fatidique qui entraîne un bouleversement dans sa vie. Dans la deuxième partie, l'histoire de Nicolas est encore plus exemplaire : cet ouvrier, après

avoir vu la chance lui sourire à la loterie, finit ruiné, sombre dans l'alcoolisme et meurt en peu de temps. La conclusion est édifiante : sa chance au jeu fit son malheur :

[...] *creedme, amigos míos ; busquemos la fortuna por medio del trabajo, que ésta es la más honrosa y la que no tan fácilmente se pierde* ⁴⁶.

- 25 Parabole idéale pour introduire alors dans le récit la figure de Josep Anselm Clavé : républicain, fondateur de sociétés chorales, il se proposait d'éloigner les travailleurs des tavernes et de les guérir du vice par la saine pratique du chant. Le « *El cantor del pueblo* » (Le chantre du peuple) raconte son histoire : sur le point de devenir aveugle, obligé de renoncer au travail manuel, il compose des chansons et crée des chœurs, avec un succès immédiat qui fait de lui l'incarnation de l'esprit populaire.

Su música, como su poesía, tenía un carácter puramente original, porque no había sido en manera alguna aprendida ni educada ; tenía una expresión completamente nueva, porque nunca, hasta entonces, cantor alguno se había inspirado en los sentimientos del pueblo de Cataluña ⁴⁷.

- 26 L'expansion des sociétés chorales est expliquée en une épigraphe explicite en tête d'un chapitre : « *La influencia del trabajo a favor de la virtud y en contra del vicio* » (L'influence du travail en faveur de la vertu et contre le vice). La ferveur d'Altadill à l'égard de Clavé est telle qu'il va jusqu'au point de faire siffler à Ricardo *Los néts dels almogàvers* dans la première partie du roman ⁴⁸, en tombant dans un anachronisme flagrant.

Catalanisme et sociétés secrètes

- 27 Pour autant que nous sachions, Antoni Altadill n'écrivit jamais en catalan – à moins qu'il ne le fît sous un pseudonyme dans quelque publication populaire –, à la différence de son frère Carles, peut-être à cause de la notoriété d'écrivain de métier qu'il avait acquise. Mais il fut lié avec les écrivains et les groupes qui, républicains et progressistes ou conservateurs, restaurèrent complètement l'usage littéraire de la langue catalane. Il milita d'autre part pour le fédéralisme intransigeant de Valentí Almirall, première expression moderne du catalanisme politique. Deux décennies avant le manifeste *Lo catalanisme* d'Almirall, Altadill, dans les feuilletons que nous analysons, se réfère de manière radicale à la « question catalane ». Dans *Los hijos del trabajo*, on rapporte à propos des gouvernants espagnols qu'ils « *ignoraban entonces perfectamente el carácter del pueblo catalán, y sabían más y juzgaban con mejor criterio de cosas de la China que de los asuntos de Cataluña con ser esta la provincia más importante de la nación confiada a su cuidado* » ⁴⁹. Dans *Barcelona y sus misterios*, ils vont plus loin et l'on affirme qu'en 1844

Barcelona puesta en estado de sitio y bajo la autoridad discrecional de un capitán general que resumía todos los poderes, no era una provincia de España en el goce de los poderes políticos que daba indistintamente a todas las provincias la Constitución del Estado, aún la que entonces subsistía, sino que era una colonia, diremos más claramente, un país conquistado, sobre el cual tiene el conquistador todo derecho y toda facultad, sin otra ley que su propia voluntad sostenida por la fuerza de las armas ⁵⁰.

- 28 Assurément, il n'y a pas lieu de croire qu'il s'agisse du catalanisme avec le sens que l'on a plus tard attribué au terme. Complétons cette question avec l'analyse d'un autre roman non examiné jusqu'à présent. *La bandera de la muerte* est aussi un feuilleton mais un feuilleton historique, situé au début des années quarante du XVIII^e siècle. Il s'agit de la suite du roman *Don Juan de Serrallonga*, de Víctor Balaguer, qui dut en abandonner la rédaction après les tout premiers chapitres, pour couvrir la guerre d'unification italienne comme reporter. L'héroïne est la veuve du bandit légendaire qui avait été le

personnage principal du roman précédent qui, une fois son mari exécuté et après des années d'absence, revient d'Italie sous une identité d'emprunt et participe efficacement à la guerre dels Segadors (guerre des faucheurs). Ce romain, signalons-le tout de suite, s'insère dans la production d'un groupe d'écrivains et d'essayistes progressistes et républicains comprenant, entre autres, aux côtés d'Altadill, Víctor Balaguer, Manuel Angelon, Lluís Cutchet et Eusebi Pascual. Tous partageaient la même vision de l'histoire catalane qui se déroulait pour eux selon un tempo binaire et alternatif. À des périodes de libertés où s'épanouissait l'esprit démocratique succédaient des phases répressives entraînant la rébellion des Catalans. Emblématiques de cette catégorie étaient à leurs yeux la guerre dels Segadors au XVII^e siècle et ses épisodes de brigandage explicitement revendiqués comme des références du républicanisme catalan. Le catalanisme dont nous parlons ici est celui du premier groupe qui en formula clairement l'idéologie.

- 29 La référence à la *Hermandad de la Muerte* (Fraternité de la Mort) mène aux sociétés secrètes, si importantes dans la constitution et dans l'organisation du républicanisme⁵¹. Víctor Balaguer fut franc-maçon, il serait très étonnant qu'Altadill n'eût pas été carbonaro, puisque la répression obligea le Parti Démocrate à s'organiser en sociétés secrètes formées par les carbonari. Dans *La bandera de la muerte* l'organisation, les signes et les précautions de la fraternité indépendantiste sont décrits avec un grand luxe de détails, et un chapitre est consacré à une réunion nocturne en la cathédrale de Barcelone. L'auteur connaît suffisamment les pratiques de ces sociétés pour les décrire ou bien, comme dans *Barcelona y sus misterios*, pour se permettre une parodie, quand des escrocs simulent l'existence d'une société secrète au nom ironique, *La Inocencia* (L'Innocence), appellation maçonnique dont l'auteur avoue l'usurpation.

Le modèle italien

- 30 La République, pour Altadill, puisait ses origines dans la Révolution française, inspiratrice directe du processus d'unification italienne, qu'illustre la figure mythique de Giuseppe Garibaldi. C'est le sujet de l'ouvrage, non fictionnel, *Garibaldi en Sicilia* et l'occasion pour l'auteur de plaider la thèse de l'émancipation des peuples et du rejet de l'absolutisme :

La idea de la emancipación de los pueblos resonó en el mundo partiendo de la cámara francesa en el año 89, cuando un diputado de la constituyente contestó al mensajero del rey, que se presentó en la asamblea con la orden para que esta se disolviese : Decid a vuestro amo que estamos aquí por la voluntad del pueblo, y que no saldremos sino obligados por la fuerza de las bayonetas.

Las palabras vuestro amo, indicaban bien claramente que el diputado protestaba contra la voluntad absoluta del monarca, y que la asamblea, hija del sufragio universal, al aprobar esta conducta de un individuo de su seno, hacía suyas las palabras contestadas al rey, protestado asimismo y en igual sentido a nombre del pueblo que la había elegido.

[...]

Las ideas de la convención francesa, semillas arrojadas al espacio por el huracán de la revolución, cayeron echando luego profundas raíces y fructificando más o menos tarde en todos los pueblos oprimidos.

Donde mayor era la tiranía, mejor eran recibidas y daban antes señales de su germinación, al calor de los pechos con el fuego de la indignación enardecidos ⁵².

- 31 Ce républicanisme hérité de la Révolution Française n'implique pas une adhésion de l'auteur à la politique française de son époque ; au contraire, il manifeste une position contraire à l'action de Louis-Napoléon Bonaparte par rapport à l'unité italienne, dont il

dit que « *lo mismo apoyaría a un pueblo que se levantara por su emancipación, que a un gobierno opresor y despótico, si así conviniese a sus miras* »⁵³.

- 32 Pour Altadill, l'entreprise de l'unité italienne avait une portée non seulement nationale et italienne mais européenne et mondiale. Il convient à ce stade de rappeler qu'une personnalité aussi proche de notre auteur que Víctor Balaguer, s'était rendue en Italie pour couvrir comme envoyé spécial la guerre et y écrivit un recueil de poèmes exaltant de la cause garibaldienne – *Itàlia* – dans lequel il utilisait à fond la mythologie catalaniste des Almogavares – comme il le faisait, à la même époque, avec les Catalans qui combattirent pendant la Guerre d'Afrique. Pleinement situé dans son temps, Altadill justifiait les droits de l'Italie parce qu'elle avait été « *la gran nación del mundo antiguo* »⁵⁴ et considérait que :

[...] esta cuestión tan de cerca interesa a todas las naciones, ya que la reconstrucción de Italia envuelve la idea trascendental de que todos los pueblos han de pertenecerse tarde o temprano, sacudiendo yugos extraños y adoptando el régimen natural a sus costumbres y su historia ⁵⁵.

- 33 Je veux souligner l'idée de fond que ce paragraphe renferme, « *todos los pueblos han de pertenecerse tarde o temprano* » [tous les peuples doivent s'appartenir tôt ou tard], base de la conception révolutionnaire d'Altadill quant aux nations qui, dans le cas italien, doit provoquer l'extension de l'insurrection sicilienne à travers toute la péninsule « *hasta el punto en que la reacción pueda hacerse bastante fuerte para oponer una valla al torrente de la revolución* »⁵⁶. Si j'insiste sur cette idée, c'est qu'elle n'est pas étrangère à l'idéologique fédéraliste d'Altadill et qu'elle exprime, avec la solennité des grandes sentences, des convictions très profondes, comme dans la suivante, appliquée aussi à la cause de l'unité : « *la seguridad del triunfo está en su conciencia* »⁵⁷. Observons cependant – bien qu'Altadill accepte que Victor-Emmanuel devienne roi du pays unifié mais ne renonce pas à appliquer son programme démocratique et fédéraliste en Italie :

Mazzini, pues, había ido también a Italia a alentar el entusiasmo de sus innumerables partidarios, que no sin razón le creen destinado a ser él quien debe realizar tan difícil empresa de unificar la patria.

Nosotros estamos plenamente persuadidos de que solo el partido democrático con el sistema federativo, podrá alcanzar la caída de los Borbones, la desaparición del poder temporal de los Papas y la expulsión definitiva de los opresores de Venecia ⁵⁸.

- 34 L'enthousiasme d'Altadill pour l'unification italienne fait qu'il encense les figures de Mazzini et de Giuseppe Garibaldi. Le premier est présenté comme « *el célebre triunviro de la república romana, el incansable propagandista de las ideas democráticas, el intransigente tribuno del pueblo italiano* »⁵⁹. Le second comme « *Este patricio ilustre, que habiendo militado toda su vida en las filas de la democracia, supo hacer el sacrificio interino de sus ideas políticas para consagrarse entero a la salvación de la patria* »⁶⁰. Dans une transposition significative d'un mythe républicain, il l'appelle « *Padilla de Italia* »⁶¹ et la première partie du livre, comme l'annonce le titre, est consacrée à sa campagne sicilienne, complétée par sa biographie depuis sa naissance jusqu'en 1858. Ce n'est pas dans cet article où nous devons traiter l'importante mythification de Garibaldi⁶² de la part non seulement du progressisme et du républicanisme mais aussi de l'anarchisme catalan.

- 35 Il semblait impossible de ne pas s'occuper d'un document si explicite, mais les questions de l'Italie sont aussi développées dans quelques pages du roman *Los hijos del trabajo* d'Altadill. Dans celles-ci, un pauvre ouvrier honnête qui s'est retrouvé au chômage a demandé de l'aide au curé qui vit dans le même immeuble, lequel lui a promis de le secourir en lui donnant l'argent de la messe matinale. Avant de monter

pour aider la pauvre famille de travailleurs, le père José prend son petit déjeuner et se distrait en lisant le *Diario de Barcelona*, « *cuya lectura tenía para el padre José un interés palpitante a la sazón en que los asuntos de Italia envolvían la gran cuestión de Roma, expuesta a sufrir un golpe terrible que podía ser de muerte para el catolicismo* »⁶³. La nouvelle « *causó una honda sensación en el ánimo del sacerdote* »⁶⁴. Il s'agit du rapport que le général Raffaele Cadorna envoya depuis Palerme au gouvernement italien – probablement une reproduction littérale de la nouvelle du journal – relatant un soulèvement populaire sicilien qui se déroula entre les 16 et 22 septembre 1866 connu comme la *Rivolta del sette et mezzo* (Révolte des sept et demi). Le rapport énumère une liste détaillée d'abus : pillages de l'hôpital, des écoles maternelles, de l'institut Garibaldi et de tout type d'édifices publics et privés, assassinats perpétrés avec un acharnement horrible, comme l'« exécution » d'un gardien de la paix :

[...] *fue condenado a morir a mordiscos, y las mujeres se dedicaron a cumplir aquel inaudito suplicio, arrancándole con los dientes pedazos de carne y convirtiéndolo en un monstruo sanguíneo que dejó la vida en medio de dolores que nadie podría describir* ⁶⁵.

- 36 La chronique, qui rend compte d'horreurs continuelles de cette ampleur, s'achève avec la conclusion de celles qui avaient été détaillées dans les derniers paragraphes : « *Casi todos los conventos eran nidos de la reacción, y se puede decir que a ellos debe Palermo sus últimas desgracias* »⁶⁶. Il semble évident qu'Altadill, qui n'utilise pas d'autres qualificatifs à ce sujet que ceux de « *bárbara y sangrienta* » [barbare et sanglante] appliqués à l'insurrection, préfère, au lieu de peindre la scène, la découper, offrir la vigoureuse narration du « commissaire royal extraordinaire » du gouvernement italien, afin d'obtenir un effet plus réaliste. En conséquence, nous ne pouvons même pas attribuer au romancier l'accusation portée contre les religieux et les religieuses comme agents de la réaction, si habituelle dans la littérature républicaine. Par respect pour la vérité historique, ce dernier lieu commun n'est pas exploité de manière habituelle dans les romans d'Altadill. Ni dans celui-ci, parce que le père José, après avoir passé une heure absorbé par la lecture, monte à l'appartement du pauvre travailleur et il lui donne l'argent qui lui permettra de pallier sa misère pendant un temps.
- 37 Les influences idéologiques et culturelles qui se sont exercées sur le républicanisme catalan pourraient donner lieu à des considérations bien plus étendues. Père Gabriel a approfondi la question en élargissant sa recherche à de nombreux domaines : iconographie, élaboration symbolique d'un panthéon et d'un calendrier républicains, etc. À l'inverse, le présent article ne porte que sur un écrivain, lié à la période inaugurale du républicanisme catalan. La manière en est donc moins riche que si l'analyse englobait au-delà. Il est néanmoins probable que des enseignements transposables à une échelle plus vaste que celle de la Catalogne, pourront en être dégagés.

NOTES

1. Enric Cassany, *El costumisme en la prosa catalana del segle XIX*, Barcelone, Curial, 1992. Cet article s'intègre dans la recherche du groupe Identité Nationale et de Genre dans la Littérature Catalane,

de l'Université Rovira i Virgile, du groupe de recherche Identitat Nacional i de Gènere a la Literatura Catalana, de la Universitat Rovira i Virgili, du Grup de Recerca Identitats en la Literatura Catalana (GRILC), consolidé (SGR 2014 755), et du projet FFI2012-31489, financé par le Ministerio de Economía y Competitividad. Nous avons mis à jour l'orthographe espagnole des textes prénormatifs.

2. Pere Gabriel, *El catalanisme i la cultura federal. Història i política del republicanisme popular a Catalunya el segle XIX*, Reus, Fundació Josep Recasens, 2007, p. 281, signale l'importance du feuilleton pour l'étude de l'idéologie républicaine, et en particulier celle d'Altadill pour la diffusion des aventures garibaldiennes.

3. Ou peut-être en 1853, si nous tenons compte du souvenir de la nuit de Noël de cette année avec son ami Enrique Pérez Escrig, quand ils étaient pauvres et menaient une vie de bohème (*La ambición en la mujer*, « Introducción »).

4. Dans Antonio Altadill, *Los hijos del trabajo*, Barcelone, Librería Española de López Bernagosi, 1866, I, p. 114, Luis publie un article de dénonciation sociale dans le quotidien madrilène *La Voz del Pueblo*, qui est rapidement fermé par le gouvernement.

5. Juan Ignacio Ferreras, *La novela por entregas. 1840-1900*, Madrid, Taurus, 1972, p. 93, le caractérise comme « autor típico de novelas por entregas ; cultiva sobre todo la tendencia del dualismo moral, aunque no desprecia la novela vagament histórica o mejor histórico-bíblica » [auteur typique de romans-feuilletons ; [qui] cultive surtout la tendance au dualisme moral, bien qu'il ne néglige pas le roman vaguement historique ou plutôt historico-biblique].

6. Conrad Roure, *Recuerdos de mi larga vida*, t. 2, Barcelone, Biblioteca de « El Diluvio », 1926, p. 79-82.

7. Pere Gabriel, *El catalanisme i la cultura federal...*, op. cit., p. 20.

8. Il ne s'agit pas maintenant d'examiner de nouveau la bibliographie sur le premier républicanisme espagnol et catalan. Entre autres, outre ceux déjà cités, les auteurs suivants contiennent des informations dignes d'intérêt pour cet article : Antonio Eiras Roel, *El partido demócrata español (1849-1868)*, Madrid, Ediciones Rialp, 1961 ; Iris M. Zavala, *Masones, comuneros y carbonarios*, Madrid, Siglo XXI, 1971 ; Iris M. Zavala, *Románticos y socialistas. Prensa española del XIX*, Madrid, Siglo XXI, 1972 ; Antonio Elorza, *La utopía anarquista bajo la segunda república. Precedido de otros trabajos*, Madrid, Editorial Ayuso, 1973 ; Jordi Maluquer de Motes, *El socialismo en España. 1833-1868*, Barcelone, Ed. Crítica, 1977 ; Nigel Thowson (éd.), *El republicanismo en España (1830-1977)*, Madrid, Alianza Universidad, 1994 ; Florencia Peyrou, *Tribunos del pueblo. Demócratas y republicanos durante el reinado de Isabel II*, Madrid, Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 2008.

9. Pere Gabriel, *El catalanisme i la cultura federal...*, op. cit., p. 281.

10. Enrique Pérez Escrig et Antonio Altadill, *Jorge el artesano. Drama en cuatro actos y en verso*, Madrid, Imprenta de José Rodríguez, 1854 ; Víctor Balaguer et Antonio Altadill, *La bandera de la muerte (continuación de D. Juan de Serrallonga), novela original escrita hasta el capítulo XX por d. Víctor Balaguer, y continuada hasta la conclusión por d. Antonio Altadill*, Barcelone, Librería Nacional y Estranjera de Salvador Manero, 1859 ; *Barcelona y sus misterios*, Madrid-Barcelone, Librería Española de Emilio Font - Librería Popular-Económica, 2 parties, 1860-1863 ; Antonio Altadill, *Garibaldi en Sicilia ó la unidad italiana*, Madrid-Barcelone, Librería Española de Emilio Font - Librería Popular-Económica, 1860 ; id., *El trapero de Madrid. Novela escrita sobre el drama del mismo título*, Barcelone-Madrid-La Habana, I. López Bernagosi - Librería Española - Librería La Enciclopedia, 1861 ; id., *El tanto por ciento. Novela escrita sobre el argumento de la comedia de Ayala*, Barcelone, Librería Española de I. López, 1863 ; id., *La ambición en la mujer*, Barcelone, Librería Española de I. López, 1865 ; id., *La conciencia*, Barcelone, I. López, 1865 ; id., *Los hijos del trabajo*, op. cit.

11. Antonio Altadill, *La ambición en la mujer*, op. cit., Introducción.

12. « trait aiguisé – le seul qui lancé depuis le théâtre a aujourd'hui fait mouche – lancé par le talent de V. contre le grossier matérialisme qui nous envahit. » Antonio Altadill, *El tanto por ciento...*, op. cit., p. 5.
13. Antonio Altadill, *El trapero de Madrid...*, op. cit., p. 61-63.
14. « L'Espagne est le pays le plus en retard et le plus barbare du monde. », Antonio Altadill, *La conciencia*, op. cit., p. 85.
15. C'est le sujet principal de *El trapero de Madrid* et, surtout, de *La conciencia*, dont le titre a un lien direct avec la peur du bourgeois respectable craignant que les détails de son passé ne soient dévoilés.
16. Dans *La conciencia*, par exemple, on assiste à la ruine de riches commerçants gaditains, et dans *El tanto por ciento*, à celle d'une des plus solides maisons de commerce de Madrid. Dans ce dernier roman, le héros, enrichi rapidement par moyens malhonnêtes, ne peut pas supporter le lien avec les personnes qui lui rappellent sa misère récente.
17. « [...] elle gardait toutes les préoccupations de race que la noblesse, non éclairée, conserve plus en Espagne que dans d'autres pays, luttant encore avec l'esprit égalitariste qui caractérise notre siècle, et dont la machine à vapeur, qui transporte avec la même rapidité et la photographie qui portraiture sans flatterie et avec la même exactitude le riche et le pauvre, le noble et le plébéien, sont l'image vivante, en même temps que de puissants agents. » Antonio Altadill, *Los hijos del trabajo*, op. cit., I, p. 267.
18. « [...] jeune homme de vingt-trois ans et le modèle le plus parfait de ces êtres qui semblent venir au monde avec pour mission de ternir un nom glorieux, prouvant ainsi l'absurdité des titres hérités, et le non-sens des honneurs que ne justifie pas le mérite personnel ni n'ont d'autre fondement que celui des vertus des autres. » *Ibid.*, I, p. 268.
19. « L'inégalité entre les personnes ne doit pas consister dans le plus de fortune que les uns ont par rapport aux autres. » *Barcelona y sus misterios*, op. cit., p. 290.
20. Rappelons qu'en 1854 Pi y Maragall lança des campagnes contre l'esclavage.
21. « lie et scorie de la marine de tous les pays. » *Ibid.*, p. 54.
22. « quoique noire et dans un état de barbarie complète, après tout, elle était mère. » *Ibid.*, p. 111.
23. « Ici, ma fille, tout est vrai, et à Madrid tout est mensonge. » Antonio Altadill, *Los hijos del trabajo*, op. cit., I, p. 187.
24. Antonio Altadill, *El tanto por ciento...*, op. cit., p. 14. La scène est illustrée avec une note en bas de page adressée à Pérez Escrig dans laquelle Altadill révèle que le sujet est tiré d'une anecdote réelle vécue par les deux amis.
25. « sorte de bohème – qu'il nous soit permis d'employer le mot, puisque notre langue en est dépourvue. » *Ibid.*, p. 8.
26. « hommes qui peuvent aussi bien provenir de n'importe où que de nulle part, qui peuvent aussi bien avoir été des hommes avec un grand H qu'avoir été des nullités, et qui, oublieux du passé, vivent au présent et espèrent tout de l'avenir. » *Ibid.*, p. 8.
27. « pour être artiste, surtout en Espagne, il faut avoir le corps en fer et l'estomac en bronze. » Antonio Altadill, *Los hijos del trabajo*, op. cit., I, p. 211.
28. *Ibid.*, p. 146.
29. « Les uns assis autour de la table, les autres allongés sur leurs lits, tous dépourvus de vêtements décents pour sortir dans la rue, les plus nombreux vêtus encore de leur caban et de leur pantalon d'hiver, assiégés par une chaleur épouvantable pendant la journée et sans l'intention ni le courage de sortir le soir ; les visages maigres et livides, les regards abattus, sans qu'aucun propos ne dénote chez le moindre d'entre eux une intelligence sortant de l'ordinaire ou l'énergie nécessaire pour se faire un nom et une place à la cour, Luis et ses amis auraient inspiré de la pitié au cœur le plus indifférent aux maux étrangers, des réflexions profondes et graves à ceux qui croient que le talent suffit pour parcourir sans difficulté tous les sentiers de la vie, et des

considérations sérieuses à ceux qui proclament que dans notre organisation sociale tous les individus trouvent les moyens nécessaires pour développer leurs facultés. » *Ibid.*, p. 353.

30. *Barcelona y sus misterios*, op. cit., II, p. 453, raconte comment un Italien de la Savoie achète des enfants pour les exploiter comme cireurs de chaussures et les maltraite.

31. « Barcelone était tenue à l'époque à laquelle nous nous référons pour le centre où étaient inventés et mis en œuvre tous les plans révolutionnaires, et dans ce concept on la considérait toujours comme une menace constante contre l'ordre, et son peuple sensé, ce peuple qui fit tellement et maintes fois preuve de sagesse, comme un élément permanent de perturbation. » Antonio Altadill, *Los hijos del trabajo*, op. cit., II, p. 6.

32. « efforts pour l'industrie catalane ». Enrique Pérez Escrig et Antonio Altadill, *Jorge el artesano...*, op. cit., p. 3.

33. « Si aujourd'hui je baisse / le salaire qu'ils ont gagné d'autres fois ; / si j'impose des heures en plus à leur tâche, / en contrepartie, moi, à cet essaim / je lui donne le pain pour tuer la faim. » *Ibid.*, p. 33.

34. Antonio Altadill, *La conciencia*, op. cit., p. 240.

35. *Barcelona y sus misterios*, op. cit., p. 314.

36. Le personnage de don Facundo de la deuxième partie de *Los hijos del trabajo* est le meilleur échantillon de cette critique.

37. Dans la première partie de *Barcelona y sus misterios*, le héros est enfermé dans la Ciutadella de Barcelone pour des raisons politiques.

38. *Barcelona y sus misterios*, op. cit., II, p. 84-85.

39. « les griefs de l'ouvrier ne doivent jamais être dirigés contre les progrès scientifique et technique tendant à sa complète émancipation » Antonio Altadill, *Los hijos del trabajo*, op. cit., II, p. 10.

40. « Pour celui qui naît honnête / la première chose, c'est le devoir », « Tous sont mes frères, / et dans leur malheur, c'est à moi / de partager par devoir / le pain que je porte à ma bouche », « n'est esclave ni de l'argent / ni de la vertu ni de la pauvreté », « les hommes sont égaux ; / mais un artisan honnête / vaut plus qu'un potentat / sans vertu ni cœur. » Enrique Pérez Escrig et Antonio Altadill, *Jorge el artesano...*, op. cit., p. 27. La référence est aussi valable pour les fragments précédents. Iris M. Zavala, entre autres, l'a signalé dans *Románticos y socialistas*, p. 59 : « novelistas, dramaturgos y poetas defienden el trabajo como única forma de riqueza. » [les romanciers, les dramaturges et les poètes défendent le travail comme la seule forme de richesse].

41. « Tomás, tu vas constater que la richesse / joue avec la vertu de la pauvreté », « Mon honneur, c'est le bouclier / qui doit me défendre. » *Ibid.*, p. 35.

42. « Jamais ! / Cela jamais, compagnons, / vos lois sont mes lois, / je suis votre frère et pas davantage. / Je romps le joug fatal / qui hier sur votre front / pesait avec l'inclémente / dure loi du capital. / Désormais plus unis nous irons / et en travaillant comme des frères, / tous avec les mêmes mains, / nous récolterons le fruit. » *Ibid.*, p. 82-83.

43. « De telle sorte que le châtiment que Dieu imposa à l'homme, fut qu'il ne ferait pas, du pain non gagné à la sueur de son visage, son propre aliment à lui, mais qui lui serait réputé comme volé. De là on voit que c'est un précepte général mis à tous les hommes et par conséquent celui qui passe sa vie en loisir et en délices failli à lui. C'est pour cette raison que de tels hommes (dans un autre paragraphe il dit "de tels monstres") sont considérés dans tous les États et dans toutes les législations comme une peste publique. » Antonio Altadill, *Los hijos del trabajo*, op. cit., I, p. 5.

44. « sachez que le monde et la société gardent toujours de la considération et de l'estime, pour le travail, pour l'honnêteté et pour la vertu... tâchez de le mériter, mes enfants, et si vous m'aimez et avez de l'estime pour mon nom, ce sera la meilleure manière de correspondre à mon affection et d'honorer ma mémoire... » *Ibid.*, I, p. 10.

45. « l'image de l'honnêteté et de la vertu ». *Ibid.*, II, p. 14.

46. « [...] croyez-moi, mes amis ; cherchons la fortune au moyen du travail, car celle-ci est la plus honorable et qu'on ne perd pas aussi facilement. » *Ibid.*, II, p. 129.
47. « Sa musique, comme sa poésie, avait un caractère purement original, parce qu'elle n'avait été en aucune manière apprise ni perfectionnée ; elle avait une expression complètement nouvelle, car jamais jusqu'alors aucun chancre ne s'était inspiré des sentiments du peuple de la Catalogne. » *Ibid.*, II, p. 124.
48. *Ibid.*, I, p. 223.
49. « ils ignoraient alors parfaitement le caractère du peuple catalan, et savaient davantage de choses au sujet de la Chine, et y portaient un meilleur jugement, que sur les affaires de la Catalogne bien que celle-ci fût la province la plus importante de la nation confiée à leur soin. » *Ibid.*, II, p. 7.
50. « Barcelone mise en état de siège et placée sous l'autorité discrétionnaire d'un capitaine général qui résumait tous les pouvoirs, n'était pas une province espagnole, régie comme les autres par les pouvoirs publics conformément à la Constitution qui subsistait encore, mais une colonie, un pays conquis, dirions-nous, pour être plus précis, sur lequel le conquérant a tous les droits et toutes les facultés, sans aucune autre loi que sa propre volonté soutenue par la puissance des armes. » *Barcelona y sus misterios, op. cit.*, I, p. 20.
51. Iris Zavala.
52. L'idée de l'émancipation des peuples résonna dans le monde en partant de la Chambre en 89, lorsqu'un député de La Constituante répondit au messager du roi, qui se présenta à l'Assemblée dans le but de la dissoudre : *Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la puissance du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes.* / Les mots *votre maître* indiquaient bien clairement que le député protestait contre la volonté *absolue* du monarque, et que l'Assemblée, fille du suffrage universel, en approuvant cette conduite d'un individu de son sein, s'appropriait les mots répondus au roi, désavoué de même et dans le même sens au nom du peuple qui l'avait élu. [...] Les idées de la Convention, semences jetées dans l'espace par l'ouragan de la révolution, sont tombées en jetant après de profondes racines et en fructifiant plus ou moins tard dans tous les peuples opprimés. / Là où la tyrannie était plus étendue, elles étaient mieux reçues et donnaient plus tôt des signes de leur germination, à la chaleur des poitrines excitées avec le feu de l'indignation. » *Garibadi en Sicilia*, « Introducción ».
53. « il soutiendrait aussi bien un peuple qui se soulèverait pour son émancipation, qu'un gouvernement oppresseur et despotique, si cela convenait à ses desseins. » *Ibid.*, p. 29.
54. « la grande nation du monde ancien ». *Ibid.*, « Introducción ».
55. « cette question concerne de très près toutes les nations, puisque la reconstruction de l'Italie enveloppe l'idée transcendante que tous les peuples doivent s'appartenir tôt ou tard, en secouant les jougs des étrangers et en adoptant le régime naturel à leurs coutumes et à leur histoire. » *Ibid.*, p. 5.
56. « jusqu'à ce que la réaction puisse devenir assez solide pour dresser un barrage contre le torrent de la révolution. » *Ibid.*, p. 5.
57. « la sécurité du triomphe est dans sa conscience ». *Ibid.*, « Introducción ».
58. « Mazzini était donc aussi allé en Italie respirer l'enthousiasme de ses innombrables partisans, qui non sans raison croient qu'il est destiné à réaliser une entreprise aussi difficile que celle d'unifier la patrie. / Nous sommes pleinement persuadés que seul le parti démocratique avec le système fédératif pourra obtenir la chute des Bourbon, la disparition du pouvoir temporel des Papes et l'expulsion définitive des oppresseurs de Venise. » *Ibid.*, p. 167.
59. « le célèbre triumvir de la république romaine, l'infatigable propagandiste des idées démocratiques, l'intransigeant tribun du peuple italien. » *Ibid.*, p. 24.
60. « Cet illustre patricien, qui ayant milité toute sa vie sous la bannière de la démocratie, sut faire le sacrifice intérimaire de ses idées politiques pour se consacrer entièrement au salut de la patrie. » *Ibid.*, p. 20.

61. *Ibid.*, p. 128.

62. Pere Gabriel, *El catalanisme i la cultura federal*, op. cit., p. 189.

63. « dont la lecture avait pour le père José un intérêt palpitant à ce moment-là car les affaires de l'Italie enveloppaient la grande question de Rome, exposée à souffrir un coup terrible qui pouvait être fatal pour le catholicisme. » Antonio Altadill, *Los hijos del trabajo*, op. cit., II, p. 26.

64. « marqua profondément l'esprit du prêtre ». *Ibid.*, p. 26.

65. « il fut condamné à mourir dévoré, et les femmes lui firent subir ce supplice inouï, en lui arrachant avec les dents des morceaux de chair et en le transformant en un monstre sanguinolent qui décéda au milieu de douleurs que personne ne pourrait décrire. » *Ibid.*, p. 28.

66. « Presque tous les couvents étaient des nids de la réaction, et l'on peut dire que Palerme leur doit ses derniers malheurs ».

RÉSUMÉS

Le présent article a pour objet de réaliser l'étude des thèmes communs à la littérature du premier républicanisme catalan, depuis ses origines jusqu'à la révolution de septembre 1868, à travers l'œuvre écrite en catalan et en espagnol par Antoni Altadill. On y aborde aussi une œuvre non fictionnelle d'Altadill, *Garibaldi en Sicilia*, bon exemple de la mobilité d'idées entre les républicanismes méditerranéens.

This article studies common themes in the literature of the first Catalan Republic, from its origins until the September 1868 Revolution, through Antoni Altadill's writings in Catalan and Spanish. The author also examines a non-fictional piece by Altadill, *Garibaldi en Sicilia*, which provides a good example of the mobility of ideas between Mediterranean republican movements.

INDEX

Mots-clés : Catalogne, Modèle italien, République, républicanisme

Keywords : Catalonia, Italian model, Republic, republicanism

AUTEUR

MAGÍ SUNYER

Magí Sunyer est maître de conférences de littérature catalane contemporaine à l'Université Rovira i Virgili de Tarragone. Il travaille sur la mythologie républicaine et symbolisme dans la littérature catalane. Il a publié *Mites per a una nació. De Guifré el Pelós a l'Onze de Setembre* (2015) et « Identities and Literature in Catalonia : 1858-1868 », dans *Conditioned identities. Wished-for and unwished-for identities* (Bern, 2015).